(N°. 11.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

11 Mars 1799.

Description de l'Amphithéâtre de Titus.

La postérité admire et admirera longtems les restes merveilleux de l'amphithéâtre de Titus à Rome, qui mérite si bien l'épithète de colossal. C'étoit un bâtiment de figure elliptique, long de 564 pieds, et large de 467, posant sur des voûtes formées de 70 pilliers, et s'élevant, par quatre ordres successifs d'architecture, à la hauteur de 140 pieds. L'extérieur de l'édifice étoit incrusté de marbre, et décoré de statues. L'intérieur de cette vaste concavité contenoit soixante à quatre-vingt rangs de sièges également de marbre, couverts de coussins, et capables de recevoir aisément environ quatre-vingt mille spectateurs. Soixante-quatre portes énergiquement distinguées par un nom analogue à leur usage, *(vomitoria)* versoient en dehors l'immense multitude; et les entrées, les passages, les cages d'escaliers étoient pratiqués et ménagés avec tant d'habileté que chaque personne, soit qu'elle fût du sénat, de l'ordre équestre, ou du peuple, arrivoit à la place qui lui étoit destinée,

sans trouble ni confusion. Rien n'étoit omis de ce qui pouvoit, sous un rapport quelconque, servir à la commodité, ou au plaisir des spectateurs. Ils étoient garantis du soleil et de la pluie par un ample pavillon qui s'étendoit à propos sur leurs têtes. L'air étoit continuellement rafraichi par le jeu des fontaines et imprégné avec profusion de l'agréable odeur des aromates. Dans le centre de l'édifice, l'*Arène*, où étoit le théâtre, étoit couvert du sable le plus fin, et prenoit successivement les formes les plus différentes. En un moment on croyoit voir sortir de dessous terre le Jardin des Hespérides, et bientôt après on étoit précipité dans les rochers et les cavernes de la Thrace.

Des tuyaux souterrains fournissoient une quantité considérable d'eau; et ce qui, le moment d'auparavant, avoit présenté un terrein uni, étoit subitement changé en un lac immense couvert de vaisseaux armés, et rempli des monstres de la mer. Le poëte Calphurnius qui décrit les jeux de l'Empereur Carin dans le caractère d'un berger que le bruit de leur magnificence avoit attiré dans la capitale, assure que les filets tendus devant les spectateurs pour les garantir des bêtes féroces, étoient d'or trait; que les portiques étoient dorés, et que l'espace qui séparoit les rangs des spectateurs étoit paré de belles pierres, artistement disposées, et formant une mosaïque précieuse.

Probus s'étoit aussi distingué par ce genre de pompe. Voici un des spectacles qu'il donna au peuple:

Une quantité considérable de très-grands ar-

bres enlevés avec leurs racines, avoit été transplantée au milieu du Cirque. Cette vaste et épaisse forêt avoit été aussitôt remplie de mille autruches, mille cerfs, mille daims et mille sangliers; et toutes ces espèces de gibiers furent abandonnées à une multitude impétueuse et effrénée. La tragédie du jour suivant consista dans le massacre de cent lions, d'autant de lionnes, de deux cents léopards, et de trois cents ours.

La réunion d'animaux faite pour le triomphe du jeune Gordien, et dont son successeur fit usage dans les jeux séculaires, étoit moins remarquable par la quantité que par la singularité. Vingt zèbres déployoient aux yeux du peuple Romain leur forme élégante et leur beauté variée. Dix élans, autant de giraffes les plus hautes et les plus douces créatures qui errent dans les plaines de la Sarmatie et de l'Ethiopie, étoient contrastées par trente hyennes africaines, dix tigres indiens les plus féroces animaux de la Zône Torride. La force innocente dont la nature a doué les plus grands quadrupèdes, étoit admirée dans le rhinocéros, l'hippopotame du Nil, et une majestueuse troupe de trente-deux éléphans. Tandis que la populace regardoit ces jeux splendides avec un stupide étonnement, le naturaliste pouvoit observer les figures et les propriétés de tant d'espèces différentes, transportées de toutes les parties du monde connu dans l'amphithéâtre de Rome.

Le sénat avoit, du tems de la République, employé, dans les jeux du cirque, un nombre considérable d'éléphans pris aux Carthaginois dans la

première guerre punique; mais son but étoit, en montrant au peuple ces énormes animaux conduits par un petit nombre d'esclaves armés seulement de javelots émoussés, de les lui faire mépriser, au point qu'ils ne lui inspirassent plus d'effroi à la guerre, dans les rangs ennemis.

Les trois soeurs.

Historiette.

Deux jeunes mères causoient un jour sur l'éducation de leurs enfans; l'une disoit: Je ne veux pas que ma fille soit fausse. La franchise est ce que je lui recommande toute la journée. Je ne lui permets pas de bouder; quand je m'en apperçois, je la gronde. Je veux que quand elle croit avoir à se plaindre de quelqu'un, fut-ce de moi-même, elle le dise franchement, et qu'on s'explique.

Il y a quelquefois, répondoit l'autre, des circonstances où la franchise seroit de la grossièreté: et où une explication embrouilleroit plus les choses qu'elle ne les accomoderoit. Par exemple, voulez-vous qu'elle reçoive mal quelqu'un dont la visite vient interrompre ses jeux, ou une conversation intéressante avec vous? — J'aime mieux lui voir témoigner son mécontentement que de l'entendre dire à cette personne qu'elle est enchantée de la voir, et lui faire des caresses comme à sa meilleure amie.

Et moi, reprit l'autre, je serois fâchée que ma fille, dans toute circonstance, ne fut pas polie

avec tout le monde. Il est très-agréable et très-important d'être aimé.— Quoi! de tout le monde? — Sans doute, on ne sait pas de qui on peut avoir besoin. — On ne peut pas avoir besoin des méchans; je veux que ma fille les déteste, et je ne m'opposerai jamais à ce qu'elle le leur témoigne.— C'est souvent dangerenx.

Un ennemi nuit plus que cent amis ne servent,

La haine veille et l'amitié s'endort.

—Il faut braver la haine des méchans; c'est le moyen de mériter l'amitié des honnêtes gens. — Mais pas toujours de l'obtenir.

Un homme de lettres, témoin muet de cette conversation, fut à la fin pris pour juge. Je n'oserois vous dire mon avis, répondit-il; à peine oserai-je me permettre d'en avoir un. Je vous raconterai seulement une petite histoire qui s'est presque passée sous mes yeux.

„Un père de famille, veuf, qui vivoit honorablement avec ses trois filles du revenu d'une place, la perdit par les intrigues d'un homme puissant qui la fit donner à un de ses amis. Il en mourut de chagrin, dans une petite métairie qui lui restoit. L'étroite amitié qui unissoit ses enfans, dont l'ainée avoit 23 ans, et la plus jeune 18, et le besoin de donner à cette métairie, qu'elles vouloient conserver, le plus de valeur possible, les déterminèrent à y fixer leur séjour, plutôt que de retourner à la ville, où les dépenses sont plus fortes, et qui ne leur offroit point de ressources. Quoique très-amies, elles avoient des caractères

tout-à-fait différens, et même opposés, comme vous allez voir.

„L'ordre successif des évènemens, que les hommes nomment hasard, fit acheter le château du lieu où ces sœurs avoient leur métairie, par l'homme puissant qui avoit déplacé leur père. Dès qu'elles en furent instruites, elles en témoignèrent leur mécontentement, chacune à leur manière. L'ainée voulut sur le champ partir pour Paris, où elles avoient un parent éloigné. Ses sœurs l'en détournèrent; la cadette, par la raison que leurs affaires communes exigeoient en ce moment leur présence à la campagne, et surtout celle de l'ainée, dont les autres ne devoient, ni ne vouloient se séparer; l'autre dans la crainte que l'on ne devinât son motif, et que cela ne leur attirât la haîne et la vengeance de cet homme dangereux. Elle ne savoit même pas, disoit-elle, s'il ne seroit pas convenable qu'elles allassent faire une visite à la nouvelle maîtresse du château, quand elles la sauroient arrivée. La sœur aînée rejetta cette idée avec indignation; la cadette dit qu'il falloit attendre, et prendre conseil des circonstances.

Quelques jours se passèrent, et le maître du château que j'appellerai Dorimon, étant venu en prendre possession avec sa femme et son fils, crut, comme nouvel habitant du pays, devoir le premier faire une visite aux trois sœurs; l'effet suivit de si près la détermination, qu'elles le virent entrer chez elles au moment qu'elles s'y attendoient le moins. L'aînée fit un cri d'effroi, et peut-être alloit-elle oublier les devoirs de l'hospitalité, si sa

seconde sœur ne se fut hâtée d'aller au devant de Dorimon, à qui elle fit l'accueil le plus obligeant et des excuses sur ce qu'il les prévenoit. L'aînée sortit brusquement. La plus jeune resta; mais elle se contenta d'être polie, tandis que l'autre faisoit les frais de la conversation. La visite ne fut pas longue, mais elle suffit à Dorimon pour lui faire juger le caractère des trois sœurs, qu'en rentrant il peignit à sa femme et à son fils, de manière qu'ils purent sur le champ s'en former une idée.

Le fils de Dorimon avoit vingt-cinq ans, et joignoit à un extérieur assez agréable une éducation très soignée, qui s'étoit encore perfectionnée depuis que son père s'étoit remarié. Dorimon las de l'état isolé d'homme veuf, avoit eu le bon esprit de s'unir à une femme de mérite qui par sa sagesse et sa douceur avoit entretenu les heureuses dispositions du fils, et opéré un grand changement dans le caractère du père.

Après la visite de Dorimon, l'aînée des trois sœurs fut tancée vivement par sa seconde sœur, à qui à son tour elle reprocha sa lâcheté; la troisième les appaisa, mais elle ne put les concilier sur une nouvelle dispute qui s'éleva au sujet de la visite qu'il sembloit indispensable de rendre. L'aînée s'y refusa constamment, et l'on devoit, dit-elle, lui en savoir gré, parcequ'elle ne pourroit s'empêcher de dire à cet homme qu'elle regardoit comme son mortel ennemi, tout ce qu'elle pensoit sur son compte. La plus jeune convenoit de la nécessité de la visite, toute déplaisante qu'elle leur devoit être; mais elle pensoit qu'on pourroit choisir l'heure

de la promenade, heure à laquelle il étoit plus vraisemblable qu'on ne trouveroit personne; la seconde prétendoit que Dorimon n'en seroit pas dupe, et qu'il s'en formaliseroit ; ce qui, suivant elle, étoit très dangereux.

Rien n'étoit encore bien décidé, lorsqu'elles reçurent un billet qui sembloit devoir les tirer d'embarras, et qui l'augmenta au contraire. Dorimon écrivoit qu'instruit que les trois sœurs se proposoient de rendre une visite à sa femme, et desirant les retenir chez lui le plus longtems possible, il les invitoit, de sa part, à dîner pour le lendemain. La seconde sœur se hâta de répondre qu'elles se rendroient à l'invitation. L'aînée assura que pour elle, elle n'iroit point chez Dorimon; cependant sa sœur cadette lui fit sentir combien son opposition feroit de peine à leur autre sœur. Elle lui dit que les avances de Dorimon étoient un commencement de réparation de ses torts, et qu'on ne pouvoit exiger davantage de la fierté d'un homme, surtout dans de premières entrevues; que d'ailleurs sa nouvelle épouse ne partageoit peut-être point ses torts; qu'elle étoit beaucoup plus âgée qu'elles, et que ce seroit manquer aux convenances, surtout après la réponse qu'avoit faite une des sœurs, que de se refuser à cette invitation, quoiqu'elle n'en fût pas plus flattée que sa sœur aînée. Celle-ci consentit donc, et promit, dans la crainte de laisser échapper quelque mot trop dur, de ne rien dire du tout. La seconde sœur trouvoit que ce procédé même seroit malhonnête et grossier; mais l'autre persista dans sa résolution, et ce ne

fut qu'à cette condition qu'elle voulut bien accompagner le lendemain ses sœurs au château.

Elles arrivèrent à l'heure de se mettre à table, quoique la seconde des sœurs qui avoit fait la toilette la plus élégante, fût prête depuis midi. L'aînée n'étoit guères mieux mise qu'à l'ordinaire. La plus jeune étoit simplement et proprement. Mais la douceur de sa figure suffisoit pour attirer les regards, et celle de son ton et de ses manières captivoit l'affection de ceux qui l'avoient remarquée. C'est ce que sentit l'épouse de Dorimon, et plus encore son fils qui jugea à la première révérence des trois sœurs, que l'une étoit grossière, l'autre fausse, et la troisième charmante. En effet, sa politesse étoit froide, mais on ne pouvoit exiger rien de plus de sa part, chez un homme qui avoit eu des torts vis-à-vis de son père. Ne pouvant les oublier, elle ne lui faisoit point un accueil gracieux, mais elle ne repoussoit point ses prévenances; la politesse réprouvoit un pareil procédé. Elle parla peu, parceque sa seconde sœur s'emparoit toujours de la conversation; mais ce qu'elle dit, parut sensé. Elle fut modeste avec la maîtresse de la maison, et réservée avec le jeune homme, plus qu'elle ne l'eût été peut-être avec un autre; mais elle ne lui dit rien de désobligeant. Elle se conduisit si bien, par rapport à la position où elle se trouvoit vis-à-vis de cette famille, que le soir, quand la compagnie fut retirée, la maison de Dorimon rétentit de son éloge. A peine daigna-t-on parler des deux autres sœurs, qui, malgré leurs manières très opposées, furent confondues dans le

dédain général. Ainsi, dit Dorimon à sa famille, s'il s'agissoit de choisir, entre les trois sœurs, une femme pour mon fils, vous donneriez la préférence à la cadette? Le jeune Dorimon se leva avec vivacité. Il regarda son père, sa belle-mère; mille idées l'assailloient à-la-fois au point qu'il ne put parler. Sa belle-mère voyant l'état où il étoit, demanda à son mari si ce qu'il disoit, étoit sérieux. Mais je le desire, répondit Dorimon. J'ai de grands torts vis-à-vis de ces jeunes personnes. J'ai écouté de mauvais rapports sur leur père, je lui ai fait perdre sa place. Je suis la cause indirecte de sa mort occasionnée par de violens chagrins qu'il a ressentis. Ses filles doivent me haïr. Aussi ne trouvé-je point étonnant le procédé de l'aînée. Mais je méprise la seconde. Dans l'intention où je suis de réparer le mal que je leur ai fait, en prenant l'une d'elles pour ma bru, si cela est possible, j'aurois été fâché que mon fils eût choisi celle-là. Mais il pense comme moi. Il a l'ame trop bien placée pour estimer un caractère adulateur et faux. Il est aussi trop bien élevé pour que la rusticité de l'aînée ne gâte pas à ses yeux les charmes qu'elle peut avoir. Reste donc la plus jeune qui m'a en effet paru très aimable. Ah! charmante, dit le jeune homme. Oui, dit la belle-mère, je la juge ainsi; mais il faut se connoître mieux. Sans doute, répondit Dorimon; mais il n'est pas inutile de savoir dans quelles dispositions on va faire une plus ample connoissance; et je suis bien aise de voir que celles de mon fils ne contrarient pas les miennes.

Je n'entrerai point, ajouta le conteur, dans le détail des moyens qui furent pris pour amener ce mariage qui éprouva quelques difficultés. Indépendamment de la jalousie qui, malgré l'intimité des trois sœurs, suscita quelques obstacles, il y en eut de grands à vaincre, à cause du ressentiment opiniâtre que conservoit la sœur aînée; mais quand elle fut convaincue que les regrets de Dorimon étoient sincères, elle finit par agréer une alliance qui assuroit un sort à sa sœur. La seconde y vit les moyens de satisfaire son ambition, et de trouver pour elle-même un établissement avantageux. Mais elle ne put jamais obtenir l'amitié de son beau-frère. Il n'eut pour elle que les égards qu'il ne pouvoit se dispenser d'avoir par affection pour sa femme qu'il trouva toujours, comme elle lui avoit paru d'abord, franche, mais polie, douce, honnête, complaisante, enfin très aimable, c'est-à-dire, digne d'être constamment aimée.

PARIS.

Il faut que les facultés visuelles de nos très modernes Crésus soient d'une complexion bien peu robuste; car, pendant le jour, avec leurs lunettes permanentes, ils viennent nous regarder jusques sous le nez; et à peine Phœbus retire t-il ses bienfaisantes faveurs, que cinq lanternes attachées aux voitures fastueuses de ces nouveaux enrichis, tout étonnés de se trouver dedans, attestent par un étalage pompeux, la privation intérieure de

toute lumière; et je le croirois facilement depuis qu'il est prouvé que ces Messieurs sacrifient tout à l'extérieur.

Pour peu qu'un aimable du jour soit répandu, il doit sortir à sept heures du soir; car, que feroit-il dans une maison, lorsqu'il y a dîné!

Il va promener son inutilité quelque part, et se rend aux spectacles. Il en prend un au hasard, parceque, quoiqu'on parle françois à tous, ce n'est pas toujours le langage de Madame Angot que l'on y entend, et que Voltaire, Racine, Molière, et même nos auteurs modernes, ont mal-adroitement rendu le françois tellement inintelligible pour cette caste, qu'elle est obligée de dire aujourd'hui, que le bon ton est d'aller au spectacle pour s'y faire voir, et non pour entendre et s'instruire.

Je citerai à cet égard la réponse d'une de nos plus délicieuses déités, très renommée par sa richesse et sa dépense: après avoir été quatre fois à la même pièce, je la priai de me dire quel en étoit le sujet; elle me répondit en riant: „Ma foi, „je n'en sais rien, je ne vais au spectacle que „pour m'amuser, et voir les personnes qui y sont. „S'il falloit retenir ces choses-là, ce seroit un casse-„tête affreux.„ Je ne manquai pas de lui prouver qu'elle avoit raison, et qu'une jolie tête comme la sienne ne devoit s'occuper que de faire tourner celle des autres.

La pièce de *Misantropie et Repentir*, qui semble d'autant plus goûtée qu'elle est plus répétée, donne toujours lieu aux mille et une anecdotes que chacun se plaît à répéter. En voici une qui, si elle n'a pas le mérite de la vérité, aura du moins celui de l'application assez ingénieuse, et peut-être assez à propos du proverbe: *Qui se sent morveux se mouche.*

L'autre jour à la comédie,
Pour trente sous j'allai m'asseoir;
Repentir et Misantropie,
Fut la pièce que j'allai voir.
A m'attendrir par fois, je trouve aussi des charmes,
Je sais qu'il est de douces larmes,
Et puis, comme on a dit dans un sublime vers,
„Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts?„
Aussi du bon Menau, la voix triste et plaintive
Attendrissoit tous les maris;
Et les regrets de sa femme craintive,
De nos beautés étoient bien vivement sentis:
Un autre en son docte langage,
Sans doute expliquera comment,
Lorsque l'on pleure, on mouche davantage;
Quoiqu'il en soit, on se mouchoit souvent.
On sait assez que les gens du parterre
Ne sont pas toujours indulgens;
Un mien voisin, d'humeur atrabilaire,
Contre tous ces moucheurs juroit entre ses dents.
Moi je lui dis: „Pourquoi ce ton farouche,
„Ah citoyen, quel homme êtes-vous donc;
„Eh peut-on ne pas trouver bon,
„Que *qui se sent morveux, se mouche*?„

Il y a des délits dont on seroit tenté de prendre les auteurs pour des fous, si le reste de la conduite des délinquans et le but qu'on voit qu'ils se sont proposés, en les commettant, n'indiquoient pas qu'ils fussent criminels. En voici un de ce genre qui vient d'être porté à l'un de nos tribunaux.

Une femme qui avoit coûtume de s'habiller en homme, étoit reçue dans une maison honnête, sans que personne se doutât de son déguisement. Elle se faisoit passer pour un jeune homme de la première réquisition qu'on poursuivoit de tous les côtés ; elle pria tous les membres de la famille qui l'admettoit dans sa société, de vouloir bien être discrets, de crainte qu'on ne l'arrêtât ; ce qu'elle obtint facilement, cette famille ne voulant pas mettre dans l'embarras un jeune homme qui avoit eu assez de confiance en elle pour lui faire un aveu de cette importance, qui d'ailleurs paroissoit d'une foible complexion, et qu'elle pouvoit présumer faisant des démarches pour obtenir son congé. Ce prétendu jeune homme, au bout de quelque tems, se lia étroitement avec la fille de la maison, et si étroitement qu'il finit par en devenir amoureux et par la demander en mariage à son père. Ce dernier, après s'être assuré que sa fille aimoit vivement le jeune homme, et en bon père ne voulant pas contrarier les inclinations de son enfant, ne fit pas difficulté de consentir à son union, avec ce jeune homme, qui paroissoit bien élevé, et n'avoir contre lui que d'être de la réquisition et d'avoir abandonné ses drapeaux, mais excusable par son peu de force pour soutenir les fatigues de la guerre :

motif qui ne tarderoit pas à lui faire obtenir une exemption. Tout étoit arrêté pour la célébration du mariage ; toutes les pièces qui devoient servir à l'appui, avoient été fournies (on sent bien qu'elles étoient fausses ou du moins qu'elles n'appartenoient pas à celle qui s'en servoit) par le prétendu, lorsque lui, qui avoit recommandé aux autres d'être discrets sur son compte, commit des indiscrétions qui lui firent funestes, ayant été rapportées à son futur beau-père, qui reconnut que sa fille et lui avoient été indignement abusés. Alors, pour l'honneur de sa fille, sans perdre de tems, il fit la déclaration de tout ce qui s'étoit passé, à un officier judiciaire, qui fit saisir la prévenue.„

Quelques observations. (Tirées du *Cousin Jacques.*)

1°. C'est le hasard qui fait les parens ; mais c'est le choix qui fait les amis.

2°. Quiconque n'aime que soi, mérite de n'être aimé que de soi.

3°. Le partage des sens, en amour, est bas et avilissant ; celui du cœur est impossible.

4°. J'ai connu un particulier, parfaitement honnête homme, plein de délicatesse et de probité, excellent ami, très-bon citoyen, aimant sa femme et lui restant fidèle, et pourtant très-mauvais mari ; se sacrifiant pour ses enfans, et pourtant très-mauvais père. Cette proposition scandalisera tous ceux qui connoissent assez peu le cœur humain pour ne pas savoir qu'en société comme en ménage, la

forme, quant au bonheur de ce qui nous entoure, l'emporte sur le fond.

5°. C'est toujours l'homme contrefait qui critique la taille des autres. J'ai vu, en entrant dans une société, un *Beau-fils* étalé dans un sopha, se moquer d'un manchot qui entroit; j'ai deviné que le moqueur étoit boîteux. J'ai vu le maître de la maison, qui étoit bossu, rire au nez d'un borgne. J'ai vu des femmes effroyables trouver laides des femmes charmantes, parceque celles-ci étoient gravées de la petite vérole.

J'ai vu de vieilles édentées, nouvelles parvenues, ressemblant comme deux gouttes d'eau à *Madame Angot* pour la mise et pour le ton, sales, dégoûtantes sous tous les rapports, affecter de dépriser l'homme, aux attentions duquel elles ne pouvoient atteindre, celui qui leur plaisoit le mieux, critiquer sa mise, sa tournure, sa bouche, et s'écrier avec dépit : *Je ne conçois pas pourquoi l'on raffolle d'un tel;..... qu'est-ce qu'il a donc de si aimable?* ..... C'est qu'*un tel* n'avoit pas eu le bon esprit de les aimer..... Remarquez que c'est toujours la coquette surannée qui fait un monstre du simple désir de plaire; c'est toujours la libertine, que l'âge a rendue dévote, qui prêche les mœurs et la décence; comme c'est toujours l'homme débauché, *l'amoureux des onze mille vierges*, qui établit des doutes dans l'esprit d'une femme sur la fidélité de son ami, et qui tourne en ridicule la passion la plus sincère et la plus tendre.

L'intérêt personnel entre toujours pour beaucoup dans notre manière de juger les gens; et

Marivaux, dans son *Spectateur François*, a dit une grande vérité, quand il a prétendu qne „dire du „mal de quelqu'un, n'est le plus souvent qu'une „manière de se plaindre de son indifférence pour „nous.„

MODES PARISIENNES.

Tout blanc, est pour les chapeaux le goût du jour; et dans l'usage général, chamois enjolivé de gances noires.

On voit aussi beaucoup de gances en perles. Sont-elles plus riches que celles en or? Non. — Plus élégantes que celles en argent? Non. — Plus solides que celles en soie? Non; mais elles sont plus brillantes, plus fragiles, plus colifichets enfin. On n'est pas obligé de porter cela huit grands jours pour en voir la fin. Et l'on sait le dégoût qui règne aujourd'hui pour les longues durées.

Le *chapeau à la Cypris* jouit d'une certaine vogue. Il est composé d'une toque de velours, couleur rose; sur la sommité, au centre, est placé un bouton d'où partent plusieurs rubans de velours noir qui viennent s'attacher sur le devant du chapeau. Ce chapeau est surmonté d'une plume blanche.

Les draperies qui dessinent les belles formes, et les échancrures qui laissent voir le nu, sont toujours préférées à ces lourds habillemens, qui n'ont d'autre mérite que de garantir de l'impression trop vive de l'atmosphère. Eh! qu'importe le froid à une belle? peut-elle balancer entre le danger d'attraper un gros rhume, et le plaisir de faire pompe de ses attraits séduisans? Cueille-t-on

des lauriers sans s'exposer au danger de les voir se changer en cyprès ? Le guerrier qui ne sait pas braver la mort, ne peut compter sur la victoire. Pour conquérir des cœurs, une belle doit savoir braver et la rigueur de la saison et la force des préjugés. Voilà de l'héroïsme. Que d'héroïnes dans ce siècle éclairé !

Heureusement nos Dames ont des ***douillettes.*** Elles sont ordinairement bleu de ciel, gris, ou à rayures avec un bord de velours noir ou chamois.

Il est très ordinaire de voir, avec un éventail, une femme vêtue d'une douillette ; il semble que ces deux choses s'excluent réciproquement ; mais il faut bien avoir, comme on dit, quelque chose qui serve de maintien. Sans cela, que feroit-on de ses deux mains au bal ou aux spectacles ? Savez-vous que rien n'est plus embarrassant que deux mains, pour quelqu'un qui n'a rien à faire. C'est si vrai, que dans ces sortes de circonstances, on a vu des gens les mettre dans les poches des autres.

MODES ANGLOISES.

Parmi les coiffures adoptées par les Dames angloises, on distingue le bonnet-chapeau de velours noir, avec un ruban blanc à l'extrémité inférieure. Ce chapeau est tout uni et prend la forme de la tête. Une longue plume blanche, et une plume touffue à la Nelson surmontée d'un *esprit* d'or, sont placées sur le devant.

On voit aussi beaucoup de bonnets de satin blanc, garnis de bandes croisées de velours pour-

pre, et qui se terminent au sommet par une petite rosette de la même couleur.

Quelques Dames portent des manteaux de satin bleu garnis de dentelle.

Les losanges, qui étoient fort en vogue il y a quelque tems à Paris *(voyez notre N°. 16 de l'année dernière)* sont aussi en usage à Londres; mais au lieu d'en garnir les manches et les bords, on ne les emploie que pour le devant des robes. Ainsi l'on voit des robes de mousseline blanche, dont le corsage et la juppe sont garnis en devant de deux rangs de boutons de verre jaune taillés en diamans, et lacés en losanges avec un ruban de satin coquelicot. Le bas de la robe et les manches sont aussi garnis d'un ruban coquelicot découpé. Les manches sont courtes avec les épaulettes pleines. Un mouchoir simple enfermé dans la robe, est attaché sur le devant avec une épingle à diamans.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N°. 12.)

Texte anglois.

Fig. 1.— *The hair combed into natural curls; half handkerchief of pink and white striped muslin, tied round the head, with a bow in the front. Grey Spencer, trimmed round the waist with black velvet. Muslin frock.*

Fig. 2.— *The hair cut short in the front, and combed straight; the hind hair in short ringlets. Bonnet of scarlet cloth, trimmed with velvet, and fur bands, bouquet of flowers of leather in the front. Round dress of Scotch cambric, long sleeves with Vandyke cuffs; the whole trimmed with lace, tied upon the breast with a purple*

satin riband. Fur belt. Mamelouc cloak. Purple jean shoes, trimmed with scarlet. Grey gloves.

Traduction.

Fig. 1. — Les cheveux frisés en boucles naturelles; un demi mouchoir de mousseline rayée découpé, lié autour de la tête, avec un nœud sur le devant. Spencer gris, garni autour de la taille d'un velours noir. Fourreau de mousseline.

Fig 2. — Les cheveux courts et lisses par devant; ceux de derrière en petites boucles. Bonnet de drap écarlate, garni de velours et de bandes de fourure, avec un bouquet de fleurs sur le devant. Robe ronde de batiste d'Ecosse, manches longues avec des découpures à la *Vandyke*, le tout garni de dentelles, attachée sur la poitrine avec un ruban de satin pourpre. Ceinture de fourure. Manteau à la Mamelouck. Souliers pourpre, garnis en écarlate; gants gris.

POÉSIE.

La Goute et le Gouteux.

Dialogue.

Air: *Jupiter, un jour en fureur.*

Le Gouteux.

Ah! quels subits élancemens!
Quelle douleur sourde et cruelle!
Seroit-ce, ô grands dieux?... Oui, c'est elle!
Je sens la goute; oh! je la sens!
Aye! aye! aye!.... à ma porte on sonne!
Courez donc, Rose! allez savoir;....
Et, si c'est moi qu'on vient voir,
Gardez-vous de recevoir;
Je n'y suis pour personne.

La Goute, *en entrant.*

Ma belle enfant, il a raison
De s'interdire la visite
De l'importun, du parasite;
Mais, moi, je suis de la maison.
(*Au gouteux.*)
Bon jour, l'ami! ne te déplaise,
Je suis la Goute.

Le Gouteux, *en fureur.*

Ah! monstre affreux!

La Goute.

Calme ce transport fougueux;
Causons gaîment tous les deux:
D'ailleurs, jure à ton aise.

Le Gouteux.

Sors, de grâce, ou fais-moi mourir.

La Goute.

Puis-je sortir, sans être ingrate,
Quand, d'une chère délicate,
Ami, tu daignes me nourrir?
Nectar qu'en Champagne on recueille,
Ragoûts choisis, friands apprêts,
Liqueurs qu'on boit à longs traits,
Pour moi, sont autant d'attraits:
Je reste où l'on m'accueille.

Le Gouteux.

Je réforme mon cuisinier;
Son art est flatteur; mais il tue:
Désormais les fruits, la laitue;
De l'eau même!.... Il faut enrayer.
Loin d'ici, *Beaune*, *Epernay*, *Grave*,
Poisons trop doux à savourer.
(*A la Goute.*)
Oh! tu peux te retirer:
Dès ce soir, je fais murer
Ma cuisine et ma cave.

La Goute.

Je sortirois bien;.... mais, pardon!
Ici, je suis tant caressée!
Si mollement, je suis bercée,
Sur la plume et sur l'édredon!

Le Gouteux.

Otez ce coussin qui la tente;
Sur un grabat, étendez-moi!
Aye! aye! aye!.... Ah! sur ma foi!
Ce lit est plus dur..... que toi:
Barbare! es-tu contente?

La Goute.

Ton docteur est homme amusant;
A son bel art, il n'entend *goute;*
Il déraisonne sur la goute;
Mais il est conteur et plaisant.
De ces quolibets qu'il t'apporte,
Tout-à-l'heure, il nous charmera:
Je l'attends; il m'égaîra.....

Le Gouteux.

Quand le docteur paroîtra,
Qu'on lui ferme la porte!
A présent, qui peut t'arrêter?

La Goute.

Ta Bonne est fraîche; elle est jolie:
Comme un autre, un gouteux s'oublie.

Le Gouteux.

Adieu, Rose!... il faut nous quitter.
(*A la Goute.*)
Eh bien! fuis-tu?

La Goute.

Mais il me semble
Que mes conseils ont réussi;
Je t'attendois à ceci:
Puisque Rose sort d'ici,
Nous sortirons ensemble.

Couplets chantés par une mère et son fils à leur époux et père, le jour de sa fête.

Air : *De la romance du Prisonnier.*

Le Fils.

Pour te fêter, aimable père,
Le plaisir inspire mon cœur ;
Ernest, en cherchant à te plaire,
A jamais fera son bonheur ;
Et quoiqu'on dise, avec sagesse,
Que tout s'affoiblit chaque jour,
Je prouverai par ma tendresse,
Que le tems fait croître l'amour. (*Bis.*)

La Mère.

Après le fils dont je dispose,
Sa sœur fut l'objet de mes vœux.
Ils sont le bouton et la rose,
Ah ! quel bouquet délicieux !
Tes soins comblant ton Emilie,
Comment ne pas dire à mon tour :
Oui, tu verras toute ma vie,
Que le tems fait croître l'amour. (*Bis.*)

A un ami pour le jour de sa naissance.

Lorsque le créateur eut formé l'univers,
Le meurtre, la rapine et mille maux divers
Affligèrent l'humaine espèce.
Les maux plus grands que les plaisirs
N'engendroient que pleurs et soupirs :
L'humanité dans la tristesse
Livrée à plus d'une douleur,
Reprochoit à son créateur
De n'avoir pas laissé connoître
Du remède au moins la moitié.
Dieu des pauvres humains voulut avoir pitié,
Dans sa sagesse, il te fit naître
Cher M***, et ce beau jour vit naître l'amitié.

par M. le B. d'A.....

ÉNIGME.

Sans que je sois captif, je porte mon lien ;
J'ai des bords et ne suis ni fleuve ni rivière.
A la moitié du monde on me voit nécessaire ;
Mais pour l'autre moitié, je ne lui sers de rien.

LOGOGRYPHE.

Je lève vers le ciel une tête orgueilleuse ;
Ou, des foibles mortels ayant subi le sort,
Enseveli comme eux dans la nuit ténébreuse,
Je me vois entouré des ombres de la mort.
Ce quatrain suffit-il pour me faire connoître ?
Non, c'est trop tôt m'arrêter :
Je vais, ami lecteur, pour te faciliter,
Logogriphiser mon être.
Dans mes cinq pieds, on trouve un arbuste, un pronon,
Pour gagner au piquet, ce qu'il faut voir paroître,
Ce qu'un malheureux gagne à la sueur de son front,
Ce qu'à Vestris on voit exécuter en maître ;
Un très joli, très sain et très excellent fruit ;
Un endroit renommé par ses eaux : j'ai tout dit.

CHARRADE.

Mon premier, quelquefois aussi prompt que l'éclair,
Franchit en un clin d'œil, une carrière immense ;
Et dans d'autres momens, majestueux et fier,
Fend la presse avec pompe, et lentement s'avance.
Plus utile, mais moins brillant
Mon second offre à la frileuse,
Durant la saison rigoureuse,
Un simple et large vêtement.
Mon tout, sexe enchanteur, rappelle votre empire :
Taille légère, fin sourire,
Grâces, talens, regards vainqueurs,
Tout ce qui dans vous peut séduire,
Il en exprime les douceurs.
Son nom.... mais que sert de le dire ?
Puisqu'à toute heure on peut le lire
Et dans vos traits, et dans nos cœurs.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est : *Secret.* — Celui du Logogriphe est : *Y (l'ygrec).* — Celui de la Charrade est : *Préface.*